This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V3. I5. 1725(2)

V3 I5 1725

L'INDISCRET,

COMEDIE,

DE M. DE VOLTAIRE.

Le prix eſt de 20. ſols.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez { NOEL PISSOT, à la deſcente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or.
ET
FRANÇOIS FLAHAULT, du côté du Pont S. Michel, au Roy de Portugal.

M. DCC. XXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ACTEURS.

EUPHEMIE.
DAMIS.
HORTENSE.
TRASIMON.
CLITANDRE.
NERINE.
PASQUIN.
Pluſieurs Laquais de Damis.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUL 1971
OF OXFORD
LIBRARY

A MADAME

LA MARQUISE

DE ***.

[Prie]

VOUS, qui poſſedez la beauté
Sans être vaine, ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiſcrette:
Vous, à qui donnerent les Dieux
Tant de lumieres naturelles,
Un eſprit juſte, gracieux,
Solide dans le ſerieux,

Et charmant dans les bagatelles ;
Souffrez, qu'on preſente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'Héroïne de la Piece
* * *, eût eû votre beauté,
On excuſeroit la foibleſſe
Qu'il eût de s'être un peu vanté.
Quel Amant ne ſeroit tenté
De parler de telle Maîtreſſe
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendreſſe ?

L'INDISCRET,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'Attendez pas mon Fils, qu'avec un ton severe
Je déploïe à vos yeux l'autorité de Mere.
Toûjours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, & non pas des leçons.
C'est mon cœur qui vous parle ; & mon experience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.

Depuis deux mois au plus vous êtes à la Cour.
Vous ne connoiſſez pas ce dangereux ſéjour.
Sur un nouveau venu le Courtiſan perfide
Avec malignité jette un regard avide ;
Penetre ſes défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même ſans retour.
Craignez de ces Meſſieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon Fils, que l'on fait dans le monde,
Eſt celui dont dépend le reſte de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toûjours.
L'impreſſion demeure. En vain croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage.
On ſouffre encor long-temps de ce vieux préjugé.
On eſt ſuſpect encor, lorſqu'on eſt corrigé ;
Et j'ai vû quelquefois païer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts, qu'on eût dans la jeuneſſe.
Connoiſſez donc le monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous, moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne ſçais où peut tendre un ſi long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paroît injuſte & ridicule.

Vous mépriſez des ſoins pour vous bien importans,
Vous m'en croirez un jour : il n'en ſera plus temps.
Vous êtes indiſcret. Ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de vôtre enfance :
Dans un âge plus mûr, il cauſe ma fraïeur ;
Vous avez des talens, de l'eſprit, & du cœur ;
Mais croïez qu'en ce lieu tout rempli d'injuſtices,
Il n'eſt point de vertu, qui rachette les vices,
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcretion,
Et qu'à la Cour, mon Fils, l'Art le plus neceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſçavoir ſe taire ;
Ce n'eſt pas en ce lieu, que la ſocieté
Permet ces entretiens remplis de liberté ;
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire,
Et les plus ennuïeux ſçavent s'y mieux conduire.
Je connois cette Cour. On peut fort la blâmer ;
Mais lors qu'on y demeure il faut s'y conformer.
Pour les Femmes ſur tout, plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paroiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit,
Cachez vos ſentimens, & même vôtre eſprit.

Sur tout de vos ſecrets ſoïez toûjous le maître ;
Qui dit celui d'autrui, doit paſſer pour un traître ;
Qui dit le ſien, mon Fils, paſſe ici pour un ſot,
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot.
Je ſuis de votre avis : je hais le caractere
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire ;
Ce n'eſt pas-là mon vice ; & loin d'être entiché
Du défaut, qui par vous m'eſt ici reproché,
Je vous avouë enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le ſilence
Sur un fait, dont pourtant j'aurois dû vous parler ;
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis Amant aimé d'une Veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable,
C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il étoit ſçû, de la vive douleur
De tous nos Courtiſans, qui ſoûpirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a ſerré ce lien,
Depuis deux jours entiers, & vous n'en ſçavez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étois à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une si belle flâme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur est content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je suis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous?

EUPHEMIE.

Eh! eh!... mais enfin entre nous,
Songez au vrai bonheur, qui vient s'offrir à vous.
Hortense a des appas; mais de plus cette Hortense,
Est le meilleur Parti qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le sçai.

EUPHEMIE.

D'elle seule elle reçoit des loix,
Et le don de sa main dépendra de son choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſçaurez flatter ſon caractere,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je ſais mieux, je ſçai plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit ; mais, Damis, elle fuït les éclats,
Et les airs trop bruïans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque foibleſſe ;
Mais juſques dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſur-tout de ſe voir en ſpectacle à la Cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le miſtere eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclatte.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle en un mot quel ſort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit.
Elle fuït avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes Seigneurs la cohuë éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne ſuis point reçû.
Je l'ai long-temps lorgnée ; & grace au Ciel j'ai plû.
D'abord elle rendit mes billets ſans les lire ;
Bien-tôt elle les lût, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux eſpoir ;
Et je dois en un mot l'entretenir ce ſoir.

EUPHEMIE.

Eh bien, je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La Mere d'un Amant qui nous plaît, qui nous aime,
Eſt toûjours que je croi reçûë avec plaiſir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hymenée,
Qui fera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plûtôt & ſa main, & ſa foi.
Je vous y ſervirai, mais n'en parlez qu'à moi.

TAYLOR INST. OXFORD

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une Mere plus tendre, une amitié plus pure ;
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soïez heureux, mon Fils, c'eſt tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS, *seul.*

MA Mere n'a point tort, je ſçai bien qu'en ce monde
Il faut, pour réüſſir, une adreſſe profonde.
Hors dix ou douze Amis, à qui je puis parler,
Avec toute la Cour je vais diſſimuler.
Ça pour mieux eſſaïer cette prudence extrême,
De nos ſecrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu ſans témoins, ſans jaloux,
Tout ce que la Fortune a prodigué pour nous.
Je ſuis dans une Cour, qu'une Reine nouvelle
Va rendre plus brillante, & plus vive & plus belle;
Je ne ſuis pas trop vain; mais entre nous je croi
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du Roi.
Je ſuis jeune, aſſez beau, vif, galant, fait à peindre,
Je ſçai plaire au beau Sexe, & ſur-tout je ſçai feindre.
Colonel à treize ans; je penſe avec raiſon,
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.

Heureux en ce moment, heureux en eſperance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortenſe.
Poſſeſſeur une fois de toutes ſes beautez,
Je lui ferai par jour vingt infidelitez ;
Mais ſans troubler en rien la douceur du ménage ;
Sans être ſoupçonné, ſans paroître volage,
Avec cet air aiſé, que j'attrape ſi bien,
Je vais être de plus maître d'un très-gros bien.
Ah ! que je vais tenir une table excellente !
Hortenſe a bien, je crois, cent mille francs de rente.
J'en aurai tout autant ; mais d'un bien clair & net.
Que je vais déſormais couper au Lanſquenet !

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

EH ! bonjour Commandeur.

TRASIMON.

Aïe ! ouf ! on m'eſtropie...

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez...

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſiéme fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois.
Réjoüis-toi, je ſuis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venois pour vous dire...

DAMIS.

Oh ! parbleu tu m'aſſommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétens pas vous réjoüir auſſi.
Vous avez ſur les bras une fâcheuſe affaire.

DAMIS.

Eh ! eh ! pas ſi fâcheuſe.

TRASIMON.

Erminie & Valere,

Contre vous en ces lieux déclament hautement :
Vous avez parlé d'eux un peu legerement ;
Et même depuis peu le vieux Seigneur Horace
M'a prié ... DAMIS.
Voilà bien de quoi je m'embarraſſe.
Horace eſt un vieux fou, plûtôt qu'un vieux Seigneur,
Tout chamarré d'orgüeil, pétri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la Cour, important à la Ville,
Et non moins ignorant, qu'il veut paroître habile.
Pour Madame Erminie on ſçait aſſez comment
Je l'ai priſe & quittée un peu trop bruſquement.
Quelle eſt aigre, Erminie, & quelle eſt tracaſſiere !
Pour ſon petit Amant mon cher Ami Valere,
Tu le connois un peu ; parle ; as-tu jamais vû
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu...
A propos, on m'a dit hier en confidence,
Que ſon grand Frere aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçû chez Clarice avec quelque faveur,
Que la groſſe Comteſſe en creve de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe ?
TRASIMON.
Vous ſçavez que le Sexe aſſez peu m'interreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même, & le Sexe ma foi
A la Ville, à la Cour, me donne aſſez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y ſervir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien,
Damis, s'il eſt ainſi ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'eſt cette amitié même,
Qui me fait éviter avec un ſoin extrême
Le fardeau d'un ſecret au haſard confié ;
Qu'on me dit par foibleſſe, & non par amitié ;
Dont tout autre que moi ſeroit dépoſitaire,
Qui de mille ſoupçons eſt la ſource ordinaire,

Et qui peut nous combler de honte & de dépit,
Moi d'en avoir trop ſçû, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré-toi, Commandeur, quoique tu puiſſes dire,
Pour te faire plaiſir je veux du moins te lire
Le Billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empreſſement...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puiſque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'eſt l'amour-même
Ma foi qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit, le rend d'un prix...vois-tu...
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu...
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie?

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, *plusieurs Laquais.*

Un Laquais.

MOnseigneur ?

DAMIS.

Remontez vîte à la Gallerie,
Retournez chez tous ceux que j'ai vû ce matin :
Allez chez ce vieux Duc... ah ! je le trouve enfin.
Ces Marauds l'ont mis là par pure étourderie.

A ses Gens.

Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin, tenant un billet à la main.*

OUI, tout le long du jour, demeure en ce Jardin ;
Observe tout ; voi tout ; redis-moi tout, Pasquin ;
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

AH ! je sçaurai...

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bonjour, Marquis.

CLITANDRE.

Bonjour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui ?
Sur ton front à longs-traits qui, diable, a peint l'ennui ?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois...

CLITANDRE, *bas.*

Ma douleur, hélas ! n'a point de borne.

DAMIS.

Que mamortes-tu là ?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux !

DAMIS.

Ça, pour vous égaïer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le Billet de ma Belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le Billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre ! Hortense... ah ! la cruelle !

DAMIS *à Clitandre.*

C'est un Billet à faire expirer un Jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux !

DAMIS.

Il le faut avoüer, les Femmes de la Ville
Ma foi ne ſçavent point écrire de ce ſtile.

Il lit.

„Enfin je cede aux feux dont mon cœur eſt épris ;
„Je voulois le cacher ; mais j'aime à vous le dire.
„ Eh ! pourquoi ne vous point écrire,
„Ce que cent fois mes yeux vous ont ſans doute appris ?
„ Oui, mon cher Damis, je vous aime,
„D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflâmer ;
„Craignant votre jeuneſſe, & ſe craignant lui-même,
„A fait ce qu'il a pû pour ne vous point aimer.
„Puiſſai-je, après l'aveu d'une telle foibleſſe,
„ Ne me la jamais reprocher !
„ Plus je vous montre ma tendreſſe,
„Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéïr à la Dame,
Sans doute ; & vous brûlez d'une diſcrete flâme.

CLITANDRE.

Heureux, qui d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels Billets, & ne les montre pas.

DAMIS.

Vous trouvez donc la Lettre...

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable.
Que vous ſeriez charmez, ſi vous ſçaviez ſon nom !
Mais dans ce monde il faut de la diſcrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'éxigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons ; mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler...

DAMIS.

Non, je vous aime trop, pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez, & la Cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

Il eſt vrai qu'on le dit.

DAMIS.

On a quelque raiſon,
Mais vous auriez de moi méchante opinion,
Si je me contentois d'une ſeule Maîtreſſe.
J'aurois trop à rougir de pareille foibleſſe.
A Julie en public je parois attaché ;
Mais par ma foi j'en ſuis très-foiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou foiblement, il ne m'importe guere.

DAMIS.

La Julie eſt coquette, & paroît bien legere.
L'autre eſt très differente ; & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant...

DAMIS.

Vous m'y forcez, allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce Portrait, mon cher ami Clitandre.
Ça, dis moi, ſi jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable, & de plus gracieux.

C'eſt Macé qui l'a peint, c'eſt tout dire, & je penſe
Que tu reconnoîtras...

CLITANDRE.

Juſte Ciel ! c'eſt Hortenſe !

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner ?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma Couſine, & chérit ſon honneur :
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai ſix Couſines, moi, que je vous abandonne :
Et je vous les verrois lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs Billets, ſans m'en inquieter.
Il nous ſeroit beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec ſoin ſur nous l'honneur de nos Couſines.
Nous aurions trop à faire à la Cour ; & ma foi,
C'eſt aſſez que chacun réponde ici pour ſoi.

TRASIMON.

Mais Hortenſe, Monſieur...

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore.
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore :
Et je l'épouserai, pour vous faire enrager.

CLITANDRE, *à part.*

Ah ! plus cruellement pouvoit-on m'outrager ?

DAMIS.

Nos nôces, croïez-moi, ne seront point secretes ;
Et vous n'en serez pas, tout Cousin que vous êtes.

TAYLOR INST. OXFORD

TRASIMON.

Adieu Monsieur Damis, on peut vous faire voir,
Que sur une Cousine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

QUe je hais ce Censeur, & son air pédantesque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque !

Qu'il eſt ſec ! qu'il eſt brute & qu'il eſt ennuïeux !
Mais tu vois ce Portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE, *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je ſois maître !
Qu'il faut diſſimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette Boëte il manque un des Brillans ?
Mais tu ſçais que la Chaſſe hier dura long-temps.
A tout moment on tombe, on ſe heurte, on s'accroche.
J'avois quatre Portraits balottez dans ma poche.
Celui-cí par malheur fut un peu maltraité.
La Boëte s'eſt rompuë ; un Brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la Ville,
Paſſe un peu chez Rondet : il eſt cher, mais habile.
Choiſi, comme pour toi, l'un de ſes Diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu : ne montre au moins ce Portrait à perſonne.

CLITANDRE, *à part.*

Où ſuis-je ?

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne.

Sois discret.

CLITANDRE, *à part.*

Se peut-il ?...

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent.

Va, de tous mes secrets tu seras confident.

Eh ! peut-on posseder ce que le cœur desire,

Etre heureux, & n'avoir personne à qui le dire ?

Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,

L'insipide plaisir d'un amour ignoré ?

C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance.

C'est n'être point heureux que de l'être en silence.

Tu n'as vû qu'un Portrait, & qu'un seul Billet doux...

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE, *à part.*

Ah ! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le Bal qu'on donne,

Je dois, sans être vû, ni suivi de personne,

Entretenir Hortenſe ici, dans ce Jardin.

CLITANDRE, *ſeul.*

Voici le dernier coup. Ah ! je ſuccombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir ?

DAMIS.

Oüi, mon cher, ſur la brune.

Mais le Soleil qui baiſſe, amene ces momens,
Ces momens fortunez, deſirez ſi long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur :
Puis, paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir nôtre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les Jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *seul.*

AY-je assez retenu mon trouble & ma colere ;
Hélas ! après un an de mon amour sincere,
Hortense en ma faveur enfin s'attendrissoit ;
Las de me résister, son cœur s'amolissoit.
Damis en un moment la voit, l'aime, & sçait plaire.
Ce que n'ont pû deux ans, un moment la sçû faire :
On le prévient. On donne à ce jeune éventé
Ce Portrait que ma flâme avoit tant merité.
Il reçoit une lettre... Ah ! celle qui l'envoïe
Par un pareil Billet m'eût fait mourir de joïe ;
Et pour combler l'affront, dont je suis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçû mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coëffée !
Elle veut à mes yeux, lui servir de trophée :
Hortense, ah ! que mon cœur vous connoissoit bien mal !

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon Rival.

PASQUIN.

Hélas! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime;

Oüi, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.

L'indiscret à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Voi ce Portrait, Pasquin. C'est par vanité pure,
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.

C'eſt pour mieux triompher. Hortenſe ! eh ! qui l'eût crû,
Que jamais près de vous Damis m'auroit perdu ?

PASQUIN.

Damis eſt bien joli.

CLITANDRE, *prenant Paſquin à la gorge.*

Comment ? tu pretends traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aïe, ouf ! il eſt vrai que peut-être...
Eh ! ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfere.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire,
Paſquin : pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe & mon Rival doivent ici ſe voir,
Conſole-moi, ſers-moi ; rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais Monſieur...

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.

Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un Rival imprudent, dérangeons les deſſeins:
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter:
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croïez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterois, Monſieur, le cours d'une Riviere,
Un Cerf dans une Plaine, un Oiſeau dans les Airs,
Un Poëte entêté qui récite ſes Vers,
Une Plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré, qui court un Bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre, & ſes coups,
Plûtôt qu'un petit Maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagême.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vû?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien Portrait ?

CLITANDRE.

Oüi.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un Billet, que vous écrit la Belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle

Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh ! oüi, je le ſçai bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus ?

CLITANDRE.

Eh ! oüi, boureau.

PASQUIN.

Prêtez vîte & Portrait & Lettre ;
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irois remettre
Un Portrait confié ?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici Madame Hortenſe.

SCENE X.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

NErine, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux.
Je connois la conſtance, & l'ardeur de ſes feux.
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincere,
Je le dois eſtimer ; mais Damis ſçait me plaire.
Je ſens trop aux tranſports de mon cœur combatu ;
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous, que l'amour prend par l'ame,
Nerine, il en eſt cent, qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux.

NERINE.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur ſi fiere ?...

HORTENSE.

Non, je ne devois pas arriver la premiere.

NERINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit.

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mere, ce jour même, a ſçû par ſa viſite
De ſon Fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux, accepter mon amant.
Mais je veux en ſecret lui parler à lui-même,
Sonder ſes ſentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le croi, je le ſçai. Mais je veux
Mille fois de ſa bouche entendre ſes aveux,
Voir s'il eſt en effet ſi digne de me plaire,
Connoître ſon eſprit, ſon cœur, ſon caractere,
Ne point ceder, Nerine, à ma prévention,
Et juger, ſi je puis, de lui ſans paſſion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MAdame, en grand secret, Monsieur Damis mon Maître ...

HORTENSE.

Quoi ! ne viendroit-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah ! le petit traître !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non. Mais par bon procedé ;
Il vous rend ce Portrait, dont il est excedé.

HORTENSE.

Mon Portrait !

PASQUIN.

Reprenez vîte la mignature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte : & de sa part, ce soir,
J'ai deux Portraits à rendre, & deux à recevoir.
Jusqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous supplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincez, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS, *dans le fonds du Théatre.*

JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.
Vous voïez, Monſeigneur, un des Griſons ſecrets,
Qui d'Hortenſe par tout va portant les Poulets.
J'ai certain Billet doux de ſa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Liſons.

Il lit.

Hom... hom... hom...

„Vous méritiez de me charmer.
„Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime;
„Mais je ne ſçaurois vous aimer.

Eſt-il un trait plus noir, & plus abominable ?
Je ne me croïois pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la Cour ;
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſûrément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE.

Non, je ne ſçaurois croire une telle infamie.
Je veux m'en expliquer. Je veux voir de quel front
Il pourra...

PASQUIN, *à Hortenſe.*

Voulez-vous eſſuïer un affront ?
Les femmes à preſent ſont ſi peu reſpectées ;
Hélas ! ſi vous ſçaviez comme elles ſont traitées
Par mon Maître...

à Damis.

Eh ! Monſieur, où Diable courez-vous ?

DAMIS.

Je prétends lui parler de ce beau Billet doux,
Voir un peu...

PASQUIN, *à Damis.*

Gardez-vous d'une telle ſottiſe.
On vient à bout d'Hortenſe, alors qu'on la mépriſe.

Sortez.

à Hortense.

Fuïez, Madame.

à Damis.

Eloignez-vous d'ici.

à Hortense.

Allez-vous-en, vous dis-je. A quoi bon tout ceci ?

à Damis.

Fuïez-la ; dès demain vous ſerez couru d'elle.

DAMIS.

Voilà donc ce Billet, que m'écrit la Donzelle ?
Tenez ; c'eſt là le cas qu'on fait de tels écrits.

Il déchire le Billet.

PASQUIN, *à Hortense.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voïez de quel air il déchire
Les Billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend un Portrait ! Ah ! périſſe à jamais
Ce malheureux craïon de mes foibles attraits.

Elle jette ſon Portrait.

PASQUIN, *à Damis.*

Vous voïez ; devant vous l'ingrate met en pieces
Vôtre Portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques Maîtreſſes,
Par qui l'original eſt un peu mieux reçû.

HORTENSE.

Nerine, quel amour mon cœur avoit conçû !
à Paſquin.
Prends ma bourſe. Dis-moi, pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix Beautez, dont il ſe dit l'amant,
Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également ;
Mais ſur tout, à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *à Paſquin.*

Prends ma bague ; & dis-moi, mais ſans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la Cour,
Ta Maîtreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.

PASQUIN.

Vous méritiez, ma foi, d'avoir la préférence.
Mais un certain Abbé lorgne de près Hortenſe :

Et chez elle, de nuit, par le mur du Jardin,
Je fais entrer par fois Trasimon son Cousin.

DAMIS.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprends-là de belles;
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nerine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons; loin de l'ingrat, je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons; je vais au Bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN, *à Hortense.*

Vous n'avez rien, Madame, à desirer de moi?

à Damis.

Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi?
Le Ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE *revenant.*

DOù vient que je demeure ?

DAMIS.

Je devrois être au Bal, & danſer à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas ! d'Hortenſe il n'eſt point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encor ; ou je ſuis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuïe.

DAMIS.

Fuïr, & me regarder ! Ah ! quelle perfidie !
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir ?

HORTENSE.

Laiſſez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah ! l'effort n'eſt pas grand, grace à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injuſtices.

DAMIS.

Ainſi, du rendez-vous prompt à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller ?

HORTENSE.

Que ce diſcours, ô Ciel ! eſt plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

DAMIS.

Mais l'indigne Billet que de vous j'ai reçû ?

HORTENSE.

Mais mon Portrait enfin que vous m'avez rendu ?

DAMIS.

Moi ? je vous ai rendu vôtre Portrait, cruelle ?

HORTENSE.

Moi, j'aurois pû jamais vous écrire, infidele,
Un Billet, un ſeul mot, qui ne fut point d'amour ?

DAMIS.

Je conſens de quitter le Roi, toute la Cour,

La faveur où je ſuis, les poſtes que j'eſpere,
N'être jamais de rien, ceſſer par tout de plaire,
S'il eſt vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoïé
Ce Portrait, à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je conſens de n'être point aimée
De l'amant, dont mon ame eſt malgré-moi charmée,
S'il a reçû de moi ce Billet prétendu.
Mais voilà le Portrait, ingrat, qui m'eſt rendu;
Ce prix trop mépriſé d'une amitié trop tendre,
Le voilà. Pouvez-vous?...

DAMIS.

Ah! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens-ça, Marquis, viens-ça. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débroüiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ! Clitandre ſçauroit ?...

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame :
C'eſt un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame :
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut...

HORTENSE.

Sortons, Nerine : ô Ciel ! quel étourdi !

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle, ... il faut que je la ſuive.
Attends-moi.

à Hortenſe.

Demeurez ... Ah ! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

JE ſuis, je l'avouërai, dans un grand embarras.
Je les croïois tous deux broüillez ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croïois auſſi. J'ai bien joüé mon rôle.
Ils ſe devroient haïr tous deux, aſſûrément :
Mais pour ſe pardonner, il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voïons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle : Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit foiblement ; & ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle : on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai ; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux ; il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, & le renvoïe.
Je ſens des mouvemens de chagrin, & de joie,
D'eſperance, & de crainte ; & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis, cher Marquis, parle ; d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonnne en grand ſecret d'éviter ſa préſence ;

D'où vient que ſon Portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains ? Parle, répons, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS, *à Paſquin.*

Et vous, Monſieur le traître,
Vous le Valet d'Hortenſe, où qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN, *à Clitandre.*

Monſieur, protegez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Eh ! Monſieur ...

DAMIS.

C'eſt en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce Valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand interêt peux-tu prendre à ſa vie ?

CLITANDRE.

Je vous en prie encor, & ſerieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je differe un moment.

Ça, maraut, apprends-moi la noirceur effroïable...

PASQUIN.

Ah! Monsieur, cette affaire est embroüillée en diable.
Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien; & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive & pourroit nous entendre.

à Clitandre.

Ah! Monsieur, que dirai-je, hélas! je suis à bout.
Allons tout trois au bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE, *un masque à la main, & en domino,*

TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

OUi, croïez, ma Cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.

Comment ? montrer par tout, & Lettres & Portrait ?
En public ? à moi-même ? après un pareil trait
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nerine.*

Eſt-il vrai que Julie à ſes yeux ſoit ſi belle,
Qu'il en ſoit amoureux ?

TRASIMON.

Il importe fort peu.
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe morbleu,
Et je ſçai l'interêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE, *à Nerine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eû le cœur tendre ?
Qu'en penſes-tu ? dis-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aiſément, ſi l'on veut, ſçavoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiſcrétion, Nerine, fut extrême.
Je devrois le haïr ; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il juroit devant toi
Qu'il m'aimeroit toûjours, & ſans parler de moi,

Qu'il vouloit m'adorer, & qu'il ſçauroit ſe taire.

TRASIMON.

Il vous a promis-là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la derniere fois, je le veux éprouver:
Nerine, il eſt au bal; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi. Dis-lui qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur;
Qui, du moins de mon front cachera la rougeur,
Je paroîtrai Julie aux yeux de l'infidele.
Je ſçaurai ce qu'il penſe, & de moi-même, & d'elle:
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.

à Traſimon.

Ne vous écartez point. Reſtez près de ce Bois.
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre:
Je vous appellerai, quand il en ſera temps.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE XIX.

HORTENSE *seule en domino, & son masque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconstans.
Sçachons, sous cet habit à ses yeux travestie,
Sous ce masque, & sur-tout sous le nom de Julie,
Si l'indiscrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité,
Si je dois le haïr, ou lui donner sa grace:
Mais déja je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE, *en domino, & masquée.*

DAMIS.

DAMIS, *sans voir Hortense.*

C'Est donc ici la place,

Où toutes les Beautez donnent leur rendez-vous ?
Ma foi, je ſuis aſſez à la mode, entre nous.
Oüi, la mode fait tout, décide tout en France,
Elle regle les rangs, l'honneur, la bienſéance.
Le mérite, l'eſprit, les plaiſirs.

HORTENSE, *à part.*

L'étourdi.

DAMIS.

Ah ! ſi pour mon bonheur on peut ſçavoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la Cour n'ait point de Belle,
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bien-tôt Æglé, Doris ... Mais qui les peut compter ?
Quels plaiſirs ! quelle file ! ...

HORTENSE, *à part.*

Ah ! la tête legere !

DAMIS.

Ah ! Julie, eſt-ce vous ? vous, qui m'êtes ſi chere !
Je vous connois, malgré ce maſque trop jaloux ;
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'eſt vous.
Ôtez, Julie, ôtez, ce maſque impitoïable.
Non, ne me cachez point ce viſage adorable,

Ce front, ces doux regards, cet aimable ſouris,
Qui de mon tendre amour ſont la cauſe, & le prix.
Vous êtes en ces lieux la ſeule que j'adore.

HORTENSE.

Non; de vous mon humeur n'eſt pas connuë encore.
Je ne voudrois jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur, qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon Amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ſes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente Griſons tous ſes pas ſoient comptez,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent Beautez,
Qu'il me faſſe ſur-tout de brillans ſacrifices.
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices.
Un Amant moins couru ne me ſçauroit flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai ſur ce pied-là de quoi vous contenter.
J'ai fait en peu de temps d'aſſez belles conquêtes.
Je pourrois me vanter de fortunes honnêtes:
Et nous ſommes courus de plus d'une Beauté,
Qui pourroient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui ſont les difficiles,
Et qui ſont avec nous paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encor ?

DAMIS.

Eh !... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie,
La petite Iſabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Æglé, Doris ?...

HORTENSE.

Quelle offrande eſt cela ?
On m'offre tous les jours ces ſacrifices-là.
Ces Dames entre nous, ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des Beautez, qui ſoient plus reſpectées.
Et dont je puiſſe au moins triompher ſans rougir.
Ah ! ſi vous aviez pû forcer à vous cherir
Quelque femme, à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux manéges de Cour toûjours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagna les pas,
Qui ſage en ſa conduite, évitât les éclats,
Enfin qui pour vous ſeul eût eû quelque foibleſſe !

DAMIS, *s'aſſeïant auprès d'Hortenſe.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine Maîtreſſe,

A qui ce Portrait-là reſſemble trait pour trait.
Mais vous m'accuſeriez d'être trop indiſcret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avois quelque peu de de prudence ;
Si je voulois parler, je nommerois Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom, vous éloigner de moi ?
Je n'aime point Hortenſe, alors que je vous voi.
Elle n'eſt près de vous ni touchante ni belle.
De plus certain Abbé fréquente trop chez elle ;
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon Couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du Jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcretion joindre la calomnie !
Contraignons-nous encor. Ecoutez, je vous prie.
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE, *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace & l'impoſture ?

DAMIS.

Non, je ne vous ments point, c'eſt la verité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître !

DAMIS.

Eh ! ſur cela quel eſt votre ſouci ?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plûtôt ...

HORTENSE.

Non, je ne ſçaurois croire
Qu'elle vous ait cedé cette entiere victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.

Il lui donne la Lettre.

Tenez donc : vous pouvez connoître l'écriture.

HORTENSE, *ſe démaſquant.*

Oüi je la connois, traître ; & je connois ton cœur.
J'ai réparé ma faute enfin, & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le Portrait & la Lettre,
Qu'à ces indignes mains j'avois oſé commettre.
Il eſt temps ; Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE DERNIERE.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE, *à Clitandre.*

SI je ne vous ſuis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encor, à vos loix aſſervie,
Je vous offre ma main, ma fortune, & ma vie.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devroit mourir de joie & de saisissement.

TRASIMON, *à Damis.*

Je vous l'avois bien dit que je la rendrois sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, possedez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste Ciel ! désormais à qui peut-on parler ?

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, L'INDISCRET, Comedie, par M. de Voltaire : Cette Piece où regne un comique noble & épuré, qui instruit en amusant, m'a parû très-digne de l'Impression. Ce 3. Septembre 1725.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de SEVESTRE, Pont S. Michel.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos Amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: Nôtre bien amé le Sieur AROÜET DE VOLTAIRE, Nous aïant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, & qui a pour titre *L'Indiſcret, Comedie.* Mais comme ces Ouvrages ſont reçûs avec applaudiſſemens, & qu'il craint que quelques Perſonnes ne s'aviſaſſent de vouloir les lui contrefaire, & joüir du fruit de ſes travaux: il nous auroit en conſequence fait ſupplier de vouloir lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires: offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon Papier & en beaux Caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele, ſous le contre ſcel des Preſentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Expoſant: Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre, cy-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur Papier & Caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée pour modele, ſous le contre-ſcel deſdites Preſentes, & de le vendre, faire vendre & débiter par

tout nôtre Roïaume pendant le temps de SIX Années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : FAISONS défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance : comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : A la charge que ces Presentes seront enregîtrées tout au long sur le Regître de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelle : Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Roïaume & non ailleurs, & que l'impétrant se conformera aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cens vingt cinq ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de nôtre tres-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Châ-

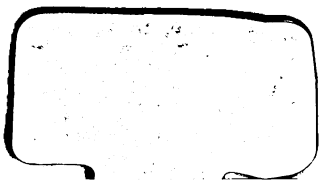
teau du Louvre, & un dans celle de nôtre tres cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original: COMMANDONS au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Fontainebleau le seiziéme jour du mois de Septembre l'An de grace mil sept cent vingt-cinq, & de nôtre Regne le onziéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL,

DE S. HILAIRE.

Regîtré ensemble la Cession sur le Regître VI. de la Chambre Royale & Syndicale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 278. Fol. 226. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 18. Septembre mil sept cent vingt-cinq.

Signé, BRUNET, Syndic.

70716634

3 40
7 18
1 40
11
22/95.